

**NUMERO 93 - OCTOBRE - NOVEMBRE 2018**

**EDITO - Entre principe de plaisir et principe de réalité :  
l'Église romaine catholique-apostolique**

Opium du peuple selon Marx, névrose collective selon Freud, les religions ont quelque chose de fascinant. L'Église catholique, puissance économique et idéologique internationale, formidable prescriptrice de consciences, notamment de bonnes consciences, n'y fait pas exception.



Elle détient des positions majeures dans nos cultures officiellement laïques et dans nos vies explicitement athées. Fascinante, elle l'est de par son ambition incommensurable de soumettre le réel existant au réel tel qu'il devrait être, de faire glisser l'histoire humaine - éminemment économique et politique - dans les psalmodies plus ou moins placides de l'histoire spirituelle, foncièrement idéologique. Telle est la foi demandée aux adeptes : croire que le monde réel est un bien pâle reflet de sa représentation idéale et, en plus, se comporter comme s'il l'était vraiment.

Eclate entre temps la dénonciation des pratiques pédophiliques partout où l'Église est implantée. Ces pratiques portent-elle un démenti à la sainteté affichée, discréditent-elles l'Église ? Une commission d'enquête nommée par le Vatican y jettera de la lumière (tamisée, sans doute). Comment expliquer ces scandales ? Affaire de « brebis galeuses », dira-t-on. On en trouve dans toute organisation. Mais si les cas s'avèrent particulièrement nombreux, l'exception risque fort de devenir une règle. Au lieu de brebis, un troupeau ! C'est pourquoi, justement, on peut voir dans ce scandale le principe de réalité faisant irruption au beau milieu d'odyssées édifiantes et autres dispositifs de contention. L'Annonce peut alors être faite : « Ici aussi, la sexualité est depuis toujours à l'œuvre ! ».

Pourquoi en serait-il autrement ? Le célibat imposé par l'Église à ses agents depuis le Concile de Latran (en 1123 : pas avant, donc) est une gestion de la sexualité qui oblige prêtres et nonnes à des sublimations diverses et variées, à des contrôles assidus et des relâchements inopinés, à des pratiques hétérosexuelles, homosexuelles, auto-érotiques, pédophiliques. Cette gestion est en fait une modalité de coexistence avec une sexualité que l'Église, comme toute autre instance, ne peut ni gommer, ni passer outre, ni dépasser. La gestion de la sexualité reste chez les humains une solution de compromis plus ou moins bancale.

Pas question de justifier quoi que ce soit, surtout pas la pédophilie. Autre chose importe. A savoir : la sexualité en dehors de l'Église œuvre aussi en son sein. Retour du refoulé d'un réel qui se rebiffe, qui insiste à rappeler sa soif et sa faim, avec ou sans soutane. Témoignage du fait que l'Église est, avec ses adeptes et ses agents, bien prise dans le monde, par le monde. Car les exceptions sont contenues dans la règle, dont elles constituent l'ombre portée - une manière de Révélation. La mission divine que l'Église s'octroie est une représentation de son destin exclusivement terrien.

**Saül Karsz - Octobre 2018**

---

**C'est quand le bonheur ? De la positivité d'une certaine psychologie**

A priori, nul ne souhaite passer à côté du bonheur, du bien-être et du confort sur les plans personnel, familial, professionnel, social. La vie, cependant, réserve souvent bien des surprises qui ne sont pas



toujours agréables et qui obligent tout un chacun à se mobiliser et s'endurcir contre l'adversité, les deuils, les brimades en tous genres, les déboires et autres accidents dits de la vie. Contre tous ces aléas il nous faut faire bonne figure, laisser ses problèmes au vestiaire quand on franchit le seuil de l'entreprise et quand on évolue en société. Pourquoi ? Parce que montrer qu'on est heureux est subjectivement et socialement désirable, pardi !

C'est ce qu'explore le livre **Happycratie** [E. Cabanas et E. Illouz, *Happycratie*, Clermont-Ferrand, Ed. Premier Parallèle, 2018], qui épingle les préceptes des apôtres et prêcheurs de tous poils - dont les psychologues et économistes à l'origine de ce

courant. Ces derniers défendent *la psychologie positive*, à savoir le bonheur à tout crin, coûte que coûte et plus blanc que blanc. A partir d'études prétendument scientifiques mais qui laissent de côté des paramètres essentiels (conditions de vie, capital social et culturel), les forgerons de la psychologie positive ont érigé le bonheur en critère absolu du bien-vivre, de la réussite et de l'accomplissement de soi. Qui est heureux et optimiste réussira inmanquablement sa vie. Mais à qui sert donc ce bonheur tant convoité ? Secondairement à ceux qui pensent le trouver enfin et principalement à l'industrie du développement personnel et ses coaches promoteurs de « pleine conscience » et autres thérapies du bien-être. Il est utile également aux managers d'obédience néolibérale qui font peser sur les salariés l'incertitude et l'insécurité qui règnent aujourd'hui dans le monde du travail. Car l'un des enjeux de cette *fétichisation du bonheur* est de faire porter par les salariés le poids de leurs ratages et ceux des entreprises en psychologisant les problèmes sociaux. La prévention des risques psychosociaux en est un exemple parlant, ramenant uniquement à la responsabilité individuelle ce qui relève en partie des conditions objectives de travail. Censée favoriser la santé mentale en prévenant les risques de burnout et autres décompensations, l'incitation pressante à l'optimisme, à la résilience et à l'adaptation incessante aux changements place les individus dans une recherche effrénée de solutions personnelles, induisant ainsi la responsabilisation/culpabilisation et l'angoisse de ne pas être perçu comme ayant des attitudes et émotions suffisamment positives et conquérantes pour occuper un poste de travail. Cet ouvrage nous rappelle que chacun est appelé à s'améliorer et, si la perfection n'est pas de ce monde, le perfectionnement productiviste est fortement recommandé par le discours dominant.

Ajoutons que les techniques de survie à l'usage des clients potentiels de cette happycratie oblitèrent toute référence à l'inconscient. Quid en effet de la pulsion de mort dont ne peut manquer un sujet réel ? Entre auto et hétéro agressivité, chacun de nous est le théâtre de stratégies conscientes et inconscientes pour récolter les bénéfices secondaires de mises en échec et de souffrance que notre narcissisme élabore sans cesse (« jouissance obscène du malheur » selon Lacan). Dans la même veine, les experts ès bonheur occultent voire invalident les antagonismes de classes. Ils négligent le fait qu'il est plus facile d'atteindre un certain bien-être, si ce n'est un bonheur certain, quand on n'a pas à faire d'efforts pour joindre les deux bouts.

L'idéologie néolibérale ne manque pas d'idées pour modifier notre rapport au monde et nous faire avaler un certain nombre de couleuvres en nous incitant entre autres à devenir des « psytoyens », soit des consommateurs de parades psychologiques censées nous délivrer des affres de la vie. Faut-il pour autant bannir toute quête du bien-vivre ? Certainement pas ! Encore faut-il définir de quoi on parle. Si la littérature sur ce sujet est prolifique, les approches et les visées sont hétéroclites (cf. entre autres le discours du Dalaï Lama qui préconise la recherche d'un certain bonheur spirituel pour lutter contre le consumérisme ambiant - *Le 20 heures de France 2 du 23 octobre*).

C'est à une prise de conscience que nous invite cet essai en concluant que « *la tyrannie de la pensée positive nous incite à croire au meilleur des mondes possibles tout en nous décourageant de concevoir le meilleur des mondes imaginables* » (p. 225). Reste à voir ce que nous pouvons faire individuellement et collectivement pour proposer et faire valoir une autre idéologie, d'autres manières de vivre que celles qui nous sont proposées.

## Domination masculine/soumission féminine, mais encore ?

Octobre 2017. En quelques jours, l'affaire **Weinstein** a fait naître une révolte collective. Nombre de femmes ont parlé et ont été entendues. Aux Etats-Unis, **#MeToo** a provoqué des dénonciations en chaîne ciblant des personnages publics du cinéma, de la politique, du sport mais aussi de la religion. Des musulmanes ont lancé **#MosqueMeToo** dénonçant des agressions sexuelles lors du pèlerinage à la Mecque, des évangélistes ont créé **#SilencesNotSpiritual**, d'autres ont désigné des abuseurs dans la communauté juive, des nonnes se sont plaintes de l'état de servitude où le Vatican les maintient... Situation plus clivée en France : **#balancetonporc** a connu son lot de dénonciations mais a également provoqué la réaction critique de personnalités du spectacle et de la culture défendant la « galanterie française » contre le « puritanisme américain »<sup>1</sup>.



Pour l'historienne **Laure Murat**, observatrice des cultures américaine et française, « ... le mythe de la séduction à la française sert à couvrir un impensé politique et à faire écran à des problèmes de subordination trop longtemps ininterrogés »<sup>2</sup>. Elle nous invite à réfléchir à l'intrication de trois registres : un système politique [patriarcat et domination masculine], des sujets [hommes majoritairement hétérosexuels], une culture [valeurs collectives, habitudes, comportements] qui encourage, le plus souvent sous couvert d'humour, le sexisme.

L'essayiste et juriste **Marcela Yacub** observe que **#balancetonporc** a produit un flot ininterrompu de récits de femmes témoignant des violences subies « ... Pas seulement contre le harcèlement et autres agressions décrites dans les codes, mais aussi contre cette position d'objet, de marchandise sexuelle - précieuse ou sans valeur, neuve ou abîmée - à laquelle aucune femme, peu importe sa condition, n'échappe »<sup>3</sup>. Cette prise de parole serait le symptôme d'une « inégalité sexuelle structurelle ». Etre une femme c'est subir un ensemble de contraintes sociales spécifiques : maternité, injonction à être une bonne mère, inégalité sociale générée par les charges maternelles (travail à temps partiel, positions subalternes au travail, salaires inférieurs...). Conséquence : toute relation entre femme et homme est assimilable à un rapport économique-sexuel. « Si les hommes cherchent de prime abord des partenaires sexuelles pour satisfaire leur désir, pour éprouver du plaisir, les femmes espèrent trouver celui qui pourra soutenir leur projet, leur devoir social de maternage »<sup>4</sup>.

Prolongeant cette thèse, la philosophe **Manon Garcia**, explore le concept de soumission - tabou philosophique et point aveugle du féminisme selon elle : « La soumission des femmes à la domination masculine est complexe : elle se joue au niveau individuel, tout en étant influencée par la structure sociale, elle est souvent soumission à un homme particulier alors qu'elle est d'abord soumission à une série de normes sociales, elle peut être délicate tout en menant à de désespérantes impasses »<sup>5</sup>.

Ces trois auteures tissent un lien ténu entre la raison des agressions et harcèlements et la condition féminine, destin vécu au sein d'une société patriarcale. Les femmes sont prises dans des processus sociaux qui leur imposent un ensemble de contraintes physiques et psychiques, publiques et intimes. Leur subordination est principalement explicable par le processus de domination masculine.

Analyse intéressante qui ne réduit pas la question des abus sexuels à des explications organiques ou biologiques ni à des comportements pervers mais tente de rendre compte des logiques extra-subjectives qui structurent les relations hommes/femmes. Logique socio-historique qui pourrait sans doute être modifiée au sein d'une société non patriarcale.

---

<sup>1</sup> **Nous défendons une liberté d'importuner, indispensable à la liberté sexuelle** (Le Monde, 9/01/2018)

<sup>2</sup> **Une révolution sexuelle ? Réflexion sur l'après-Weinstein** (Paris, Stock, 2018)

<sup>3</sup> **Scandale à la porcherie, analyse d'une révolte contre l'inégalité sexuelle** (Paris, Michalon, 2018)

<sup>4</sup> *Ibid*

<sup>5</sup> **On ne naît pas soumise, on le devient** (Paris, Climats, 2018)

Cependant, un paradoxe se fait jour. La domination masculine et son corollaire, la soumission féminine semblent opposer hommes et femmes comme s'il s'agissait d'entités homogènes, non clivées par des places économiques et politiques. Comme si les uns étaient tous dominants à l'égard des unes, dominées en toute situation : sexuelle, familiale, professionnelle. Comme si, par ailleurs, le **processus** de la domination masculine se confondait avec les **personnages** hommes-femmes : chaque terme apparaissant être le synonyme interchangeable de l'autre.

Thèse impossible à défendre si l'on suit le philosophe Louis Althusser : « Il n'y a pas de sujets *de* l'histoire mais des sujets *dans* l'histoire »<sup>6</sup>, rappelant ainsi que les hommes et les femmes vivent *dans*, mais surtout **sous** l'histoire sociale : ni maîtres, ni souverains, ils/elles sont attrapés dans des conditions d'existence qui les dépassent. C'est pourquoi il paraît infondé d'amalgamer processus et personnages, moteur et agents car c'est au sein des rapports de classes que des femmes et des hommes, porteurs de certaines configurations psychiques, entretiennent des relations de domination et/ou de soumission. Leurs initiatives et résistances bel et bien réelles sont toujours insérées dans des limites et contraintes objectives et subjectives.

L'hypothèse de la domination masculine et de la soumission féminine gagnerait à être interrogée dans cette perspective. Car, si les auteures ci-dessus font bien référence au poids des normes sociales structurant les relations hommes/femmes, ce n'est jamais en termes de rapports d'oppositions et d'alliances idéologiques entre classes sociales et au sein de chacune. Ni non plus en termes de causalités inconscientes pouvant rendre compte des comportements contradictoires de domination et/ou de soumission.

Cette thématique sera probablement réinvestie lors de la Rencontre Pratiques Sociales du vendredi 1.02.2019 à Paris sur le thème : « Le harcèlement comme question ».

Travail de réflexion à poursuivre donc...

## Jean-Jacques Bonhomme – Octobre 2018

---

### Les vieux fourneaux

C'est bien connu, les p'tits vieux, ça ne baise pas. Au mieux, ça se bécote affectueusement à l'abri des regards. C'est bien connu également, les p'tits vieux ça ne milite pas, ou plus. Au mieux, ça vote aux élections, généralement à droite. Voici deux types d'idées reçues auxquelles la bande dessinée **Les vieux fourneaux** de Wilfrid Lupano et Paul Cauet apporte un savoureux démenti. Trois septuagénaires y entrecroisent des fragments de leur existence, leurs souvenirs, séquelles, projets, avec une indéfectible amitié chevillée au corps.



A la nostalgie poétique ou mélancolique des temps anciens supposés radieux, Antoine, Emile et Pierrot opposent prises de partie et prises d'armes pour lutter contre certaines composantes d'une société au sein de laquelle ils sont encore bien vivants. Leurs contradictions – y compris avec eux-mêmes – donnent lieu à des débats délicieux sur le monde tel qu'il va ainsi que sur les marges de manœuvre pour y prendre part, toujours et plus que jamais. Sujets politiques engagés, nos trois héros sont également sujets de désirs, tiraillés par de lointains émois et traversés d'envies et fantasmes bel et bien actuels.

Aux diverses interpellations qui invitent (!) ces copains du 3<sup>ème</sup> âge à entrer doucement dans le monde supposé paisible de la vieillesse, ces trois-là opposent une résistance contrastée et comptent bien faire entendre ce qu'ils ont à dire de l'époque !

---

<sup>6</sup> Louis Althusser, **Réponse à John Lewis** (Paris, Maspéro, 1972).

Les questionnements et postulats à l'œuvre dans cette bande dessinée ne sont pas étrangers au travail qui sera proposé par **Pratiques Sociales** lors des Journées d'Etude et de Formation les 25,26 et 27 mars 2019 « *Représentations de la vieillesse, vieillesse des représentations* ».

**Sébastien Bertho – Octobre 2018**

---

**Agenda - Manifestations** ouvertes à toute personne intéressée

**Vendredi 1<sup>er</sup> février 2019 de 9h30 à 17h00 à Paris** Cité Saint-Martin - **Rencontres Pratiques Sociales** *Le harcèlement comme question* - inscriptions ouvertes.

**Samedi 2 et dimanche 3 février 2019 de 9h30 à 16h00 à Arcueil** - séminaire de préparation des **XXIV<sup>èmes</sup> Journées d'Etude et de Formation** et réunion du Conseil d'Administration

**25, 26 et 27 mars 2019 – XXIV<sup>èmes</sup> Journées d'Etude et de Formation** [CIEP mars 2019] *Représentations de la vieillesse, vieillesse des représentations* - inscriptions ouvertes.

Pour toutes ces activités, renseignements au secrétariat : Tél. (33) 06 45 90 67 61 ou sur le site [www.pratiques-sociales.org](http://www.pratiques-sociales.org)

**Conseil d'Administration du RESEAU PRATIQUES SOCIALES :**

**Saül Karsz** président tél. 06.85.10.23.36, **Jean-Jacques Bonhomme**, vice-président, **Claudine Hourcadet** secrétaire tél. 06.45.90.67.61, **Joël Pouliquen** trésorier, **Sébastien Bertho**

**Ont collaboré à ce numéro** : S. Bertho, J.-J. Bonhomme, C. Hourcadet, S. Karsz.

**LePasDeCôté** bulletin numérique du **Réseau Pratiques Sociales** : formes et contenus soumis à vos critiques et propositions, cher-e lecteur-trice. Abonnement gratuit à partir du site [www.pratiques-sociales.org](http://www.pratiques-sociales.org)